

Talleyrand, Mirabeau et autres personnages à l'aube de la révolution

Le 2 avril 1791, Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, s'éteignit au terme d'une maladie aussi courte que douloureuse. Parmi les proches qui l'entourèrent lors de son agonie, l'un d'entre eux, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, l'aida jusqu'au dernier instant à mettre au point le «rapport sur les successions» que le tribun devait présenter à l'assemblée Constituante.

Michel Poniatowski nous raconte dans son livre : «Talleyrand et l'ancienne France» (Editions Perrin 1988) que leur première rencontre eut lieu un soir de printemps 1771, rue du pot au fer, le long du mur du séminaire, où Mirabeau fit ranger son carrosse pour qu'un jeune étudiant en théologie, qui se présentât comme étant Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, puisse, en grimpant sur le toit du véhicule, regagner l'intérieur de cette honorable institution dont il s'était absenté illégalement.

Toujours d'après M Poniatowski, Talleyrand et Mirabeau ne se lièrent d'amitié qu'à partir de 1783, quand ce dernier fut introduit par Chamfort, un ami commun, au pavillon de Bellechasse où l'abbé de Périgord recevait des invités rigoureusement sélectionnés. Ainsi naquit d'une inclination réciproque, fondée sur une communauté de vues sur la société de l'ancien régime et les inégalités sur laquelle elle reposait, à laquelle s'ajoutait une situation financière catastrophique, conduisant à une impasse qui déboucherait inexorablement sur une crise majeure.

Les protagonistes

Avant d'aborder leur histoire commune, un léger crayon sur la personnalité et le tempérament des deux personnages est nécessaire, pour éclairer ce qui différencie et ce qui a pu rapprocher deux personnages aussi dissemblables :

Talleyrand

C'était un homme de grande naissance, ayant beaucoup d'allure, de physionomie haute, fort noble dans toutes ses façons. Il avait été beau dans sa jeunesse, bien qu'ayant déjà ce visage énigmatique et ce regard impénétrable, qui s'accroissent avec le temps et ont toujours fasciné ceux qui l'ont approché. Nonobstant, il se dégageait de toute sa personne un charme qui n'était en rien altéré par la claudication dont il est affecté, suite à la déformation d'un de ses pieds qu'il attribue à une chute accidentelle d'une commode pendant sa petite enfance, alors qu'elle est en réalité due à une malformation congénitale.

Né avec beaucoup d'esprit naturel et surtout de grâces et de manières, beaucoup de savoir et de lettres, il était très intelligent, cultivé. Il attachait beaucoup d'importance à la vivacité de l'esprit "Celui qui ne comprend pas d'un regard, ne comprend pas d'une longue explication" disait-il. La seule personne qui, en ce domaine, trouva grâce à ses yeux fut la duchesse de Dino, sa nièce, avec qui il pouvait "sauter à pied joints par-dessus les idées intermédiaires". Fort dans le grand monde où il fut mêlé dans les meilleures compagnies de la cour et les salons parisiens, il était un pur produit de la haute société de l'ancien régime. Il Paraissait hautain, d'un abord froid et distant, pourtant il savait se montrer avenant et spirituel quand il voulait charmer ses interlocuteurs ; il avait alors beaucoup de politesse, de belles manières, et d'agrément dans la conversation.

Il fut dans sa jeunesse un abbé léger et libertin, galant surtout plus par facilité et par ambition que par débauche. Il déployait beaucoup d'assiduité auprès des femmes. Elles étaient pour lui un moyen d'arriver aux hautes fonctions qu'il ambitionnait d'occuper : "La politique c'est les femmes " affirmait-il, et grâce à elles et à leurs salons, il pouvait approcher personnages politiques importants. Il aimait les conquérir, encore que son but fut plus de les séduire intellectuellement que de chercher à obtenir leurs faveurs. Néanmoins, celles avec qui les relations allèrent au-delà du simple jeu de la séduction, n'eurent qu'à se louer de sa discrétion ; jamais il ne s'est vanté de ses bonnes fortunes et si elles vinrent à la connaissance du public ce ne fut pas de son fait. Il mettait tellement de tact pour mettre fin à une relation physique, que bien peu de celles qui furent ses maitresses se brouillèrent avec lui. Il sut conserver des relations très assidues et très amicales avec elles.

Bon et fidèle ami quand il l'était, et bon parent, ce parfait courtisan pouvait se montrer insolent et mordant tout en respectant scrupuleusement les formes. Son esprit vif savait se montrer ironique, caustique, avec parfois des traits féroces. Sa haute naissance et son séjour dans sa jeunesse à l'évêché de Reims, dont son oncle était le coadjuteur, lui avaient fait découvrir les agréments de la vie luxueuse et-y ayant goûté il aima vivre dans une grande splendeur. Il chercha, sa vie durant, à occuper des postes aussi importants que rémunérateurs pour pouvoir soutenir son train de vie fastueux. Il aimait fort le jeu et la spéculation financière qui furent pour lui un moyen de subsister et de tenir son rang car sa dépense était prodigieuse. Il aimait recevoir autour d'une table où étaient servis les mets les plus, exquis et donner de fastueuses réceptions. Il en fit même un atout majeur dans sa carrière diplomatique.

On a beaucoup dit que Talleyrand ne faisait point lui-même les écrits qu'il signait ; mais il faut se garder de faire Talleyrand plus paresseux qu'il ne l'était. Sous des extérieurs d'indolence et de paresse, il déployait une grande activité pour atteindre les buts recherchés, que soit pour satisfaire son ambition personnelle ou pour défendre les intérêts de son pays. Jeune abbé, il eut grâce à sa haute naissance, mais aussi à son intelligence remarquable qui n'était pas passée inaperçue, le privilège d'occuper le poste important d'agent général du clergé. Il y apprit beaucoup de choses, notamment dans le domaine économique et financier, mais aussi et surtout l'art de négocier.

Fin diplomate, ayant une voix grave et chaude dont il usait pour charmer, il était cependant un orateur très moyen qui n'aimait guère pratiquer l'art du discours devant les foules, exercice auquel in ne se livrait qu'avec réticence et seulement quand il ne pouvait s'en dispenser. Il préférait la négociation et la persuasion à la violence physique et verbale pour arriver à ses fins. En vérité, rares sont les personnes qui, comme lui, ont disposé de tant de talents, tant d'art caché coulant comme de source dont il usa sa vie durant.

Mirabeau

Fort laid, d'une " laideur grandiose et fulgurante " d'après Victor Hugo, Mirabeau avait le visage très marqué par la petite vérole, qu'il avait contractée dans son enfance ; il en portait les stigmates. C'était un homme très intelligent, avec beaucoup de bon sens et d'instruction, beaucoup d'esprit et de connaissances, notamment en matière d'économie, ce qu'il devait à son père dont la réputation en ce domaine était reconnue. D'un extérieur rustre et grossier pour ne pas dire brutal et féroce, peu regardant sur sa tenue qui était fort désordonnée il faisait fi de son apparence, et de la politesse.

Ouvert, chaleureux, cet extraverti était aussi, défaut de ses qualités, souvent excessif dans ses propos, s'emportant facilement, parfois à tort, ce qui le mettait alors dans des situations embarrassantes voire difficiles jusqu'avec ses amis. Chez lui tout est dans l'outrance. Il a un grand cœur mais est capable de haïr aussi violemment qu'il a aimé. Il entretenait des liens orageux avec son père comme avec ses maitresses et ses amis. Son caractère violent et impulsif fait que sa vie privée n'est qu'une suite de tempêtes, fâcheries, accommodements, réconciliations. Il aime passionnément les femmes et fait preuve dans ce domaine, comme dans celui de la table, d'une boulimie compulsive.

En dépit de sa laideur et de ses manières brusques il a beaucoup de bonnes fortunes, tant il est vrai que si, dans leur majorité, les femmes aiment la délicatesse et les bonnes manières, il y en a aussi qui aiment aussi parfois être conquises à la hussarde.

Travailleur infatigable, véritable Bourreau de travail, ce bel esprit avait beaucoup d'application et de pénétration et était capable de mener plusieurs projets de front. Fort pauvre et avide, fort dépensier, il menait grand train et était extrêmement débauché, à tel point que son père le prit en si grande aversion, qu'il n'hésita pas à solliciter auprès du roi et de ses ministres des lettres de cachet pour faire emprisonner son fils, afin de le mettre à l'abri des nombreux créanciers qui le poursuivaient. Mais ce fils était incorrigible et ne songeait qu'à se divertir et à dépenser.

En juin 1786. Talleyrand, avec qui il est lié, lui obtient une mission secrète à Berlin, où il reste six mois pour le compte du Contrôleur général des finances de Louis XVI, Charles Alexandre de Calonne.

Il tente en vain d'être nommé à un vrai poste diplomatique. Empêché par son père et par la noblesse de Provence d'être député aux états généraux de cet ordre sur le bailliage d'Aix en Provence, il se fit élire sur les listes du tiers état dont il devint un des membres les plus virulents. Excellent orateur, sachant convaincre, il a un don incontestable pour s'exprimer en public et se révèle un débateur redoutable. Il possédait une voix de stentor grâce à laquelle, et aussi grâce à sa fougue, il prenait fréquemment le dessus dans les débats, emportant l'adhésion enthousiaste de son auditoire. Il devint un tribun adoré des foules. Cet homme passionné, enthousiaste, fait pour la lutte politique, où il reçut autant de coups qu'il en donna, défendant avec courage, fougue et sincérité ses idées, savait aussi se montrer aussi cynique et amoral pour parvenir à ses fins.

Etalant ouvertement ses vices et ses débauches, il ne ménageait pas plus son corps que sa réputation. Ses excès en tout usèrent prématurément ce tribun hors du commun dont la santé, en dépit des apparences, n'était pas aussi bonne qu'on le pensait. Il disparut prématurément au moment où la révolution avait le plus besoin de lui, laissant le champ libre aux partisans de la violence et de la terreur.

Aussi dissemblables que puissent apparaître ces personnages à la lecture de ces portraits succincts, ce qui à priori rend toute affinité et toute "amitié" même objective ou circonstancielle improbable, les deux hommes avaient un passé dont la similitude a favorisé le rapprochement.

Tous deux appartiennent à la même classe sociale :

- Talleyrand était le rejeton de la maison de Talleyrand-Périgord, de très ancienne extraction, qui revendique son rattachement à la lignée des comtes souverains de Périgord, dont les aïeux tels Aldabert 1er de Périgord, le célèbre comte de la haute marche, qui avait lancé à Hugues Capet cette insolente question "Qui t'a fait roi ?", la rattacheraient à Pépin 1er d'Aquitaine, fils de Louis le pieux, roi des francs et empereur d'occident. Cette filiation que Talleyrand a constamment revendiquée de son vivant, est contestée par des généalogistes qui feraient remonter la famille des Talleyrand aux seigneurs de Grignols branche collatérale des comtes de Périgord, dont le membre le plus ancien serait Hélié 1er de Talleyrand, apanagé de la seigneurie de Grignols, en sa qualité de troisième fils d'Hélié V, comte de Périgord, vers l'an 1199. Quoi qu'il en soit à défaut d'appartenir à la noblesse dite "immémoriale" Charles Maurice peut se revendiquer comme étant de très haute et très ancienne noblesse.
- Comme pour les Talleyrand-Périgord, les origines de la famille Riquetti de Mirabeau sont sources de contestations : Selon certains généalogistes, la maison Riquetti de Mirabeau serait originaire de Florence, où elle tenait un rang distingué parmi la noblesse dès le douzième siècle. Elle a donné un consul de cette ville, en 1197, dans la personne de Compagnio Arrighet. Selon d'autres généalogistes, les comtes de Mirabeau seraient issus d'une vieille famille de la noblesse provençale, dont la filiation prouvée remonte seulement jusqu'à Antoine (alias Honoré), juge à Digne en 1411.

Tous deux ont été des enfants délaissés par leur famille :

- Talleyrand fut élevé suivant les usages de la noblesse de cour qui voulaient que les enfants ne vivent pas auprès de leurs parents. Ils étaient confiés à des nourrices puis à des précepteurs, ou envoyés comme pensionnaires dans un collège mondain. Les parents de Charles-Maurice usèrent de ce procédé et n'eurent que peu de contacts avec leur fils, leurs relations furent distantes, presque protocolaires, et apparemment, selon Talleyrand, dépourvues d'affection.
- Mirabeau n'était pas aimé de son Père. Il le plaça très jeunes chez un précepteur à Paris. Après des études de droit à Aix en Provence, il entre dans l'armée où il commença à se couvrir de dettes et à

se livrer à une grande débauche. Commença alors une série de lettres de cachet sollicitées par le père pour punir son fils, mais aussi pour le soustraire à ses créanciers. La vindicte de ce père à l'égard de son fils dénaturé alla jusqu'à l'empêcher de siéger dans les rangs de la noblesse aux états généraux.

Leurs famille, bien que d'ancienne noblesse, ne sont pas riches.

- Celle de Talleyrand n'ayant aucune fortune personnelle n'avait pour tous revenus que les pensions liées à leurs fonctions. Son père Charles Daniel de Talleyrand-Périgord, comte de Talleyrand fut menin du Dauphin (fils de Louis XV puis au terme de sa carrière militaire au cours de laquelle il fut colonel du régiment des Grenadiers de France (1753-1762) puis du régiment de cavalerie Royal-Piémont, chevalier de Saint-Michel en 1776, lieutenant général en 1784 il devint lieutenant général des armées.
- Sa mère Alexandrine-Victoire-Eléonore Damas d'Antigny appartenait à la maison de la reine, elle devint doyenne des dames du palais, en 1780, jusqu'en 1789.
- La situation de fortune de celle de Mirabeau est encore moins reluisante. Son père Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, officier courageux, blessé au combat, délaisse la carrière militaire, faute de pouvoir s'acheter un régiment, ayant dilapidé l'héritage de son père. Homme de beaucoup d'esprit, d'une grande intelligence, avec beaucoup de connaissances, il s'occupe alors de philosophie et d'économie où, dans ces deux domaines, il acquit une grande réputation. Jamais le proverbe "Ce sont les cordonniers qui sont les plus mal chaussés" ne s'est aussi complètement vérifié qu'à travers la vie du père de Mirabeau. Il fut en effet un piètre gestionnaire des biens familiaux. Fort débauché et dépensier, ce qui est un comble quand on sait qu'il reprochera violemment à son fils un comportement identique au sien et l'en poursuivra de sa vindicte jusqu'à son dernier jour, il dilapide sa fortune et celle de son épouse en entretenant des maitresses, se désintéresse de la gestion de ses principales terres de Provence. Il acquit un hôtel particulier à Paris, des terres et châteaux, notamment dans la région parisienne (Le Bignon), où il se livra à des expériences agronomiques aussi ruineuses que catastrophiques. Il se lança aussi dans une exploitation minière aussi calamiteuse que ses expériences agricoles. La famille n'échappa à la ruine complète que grâce à l'action du frère du marquis, général des galères de Malte. Il sauva le château familial de Mirabeau de la saisie et de la vente aux enchères, en forçant son frère à vendre le château et les terres du Bignon, en l'assistant efficacement dans ses procès désastreux.
- Sa mère 'Anne Thérèse de Ferrières de Sauveboeuf, première baronne du Limousin, vicomtesse de Saint Mathieu etc. n'est point belle (Il se dit que le Marquis l'épousa sans la voir) mais fort riche. Lorsque le couple se sépare, elle fait des procès à son époux pour obtenir une séparation des biens, que son mari s'est appropriés.

Talleyrand et Mirabeau avaient de gros besoins d'argent pour pouvoir jouir d'un mode de vie luxueux et dépensier et atteindre leurs buts politiques. Ils ne peuvent compter sur la fortune de leurs familles respectives, celles-ci étant dans la gêne. Pour se procurer les fonds nécessaires pour assurer leur train de vie, sans déroger et perdre leur qualité de nobles, il ne leur restait plus, à défaut d'un poste aussi rémunérateur qu'élevé, et en dehors du jeu, que la spéculation. Ce passé d'agioteur est systématiquement mis en exergue pour noircir la mémoire de Talleyrand et en faire un personnage cupide et sans scrupules.

Avant qu'il n'accède à l'épiscopat, les sources de revenus de Talleyrand étaient très minces. Il était fils de grand seigneur et à ce titre se devait d'avoir un train de vie digne de son rang. En faire étalage, ne répond pas seulement à la satisfaction d'un confort personnel et de la vanité de celui qui en bénéficie. Il est aussi à l'usage des autres, tant il est vrai que un grand seigneur se doit de tenir son rang, car, comme le fait remarquer M Philippe Jousset : "... le rang ne se tient que si l'on s'en sert en le servant aux autres" (P Jousset "La passion selon Saint-Simon : Ellug , Université Stendhal ,Grenoble 2002).

Mener grand train est une nécessité si l'on veut réussir dans la société de l'ancien régime. La noblesse était un monde sans pitié, et la pauvreté était un handicap pour réussir. L'aisance financière vous dispensait de faire partie de la clientèle d'un grand seigneur appartenant à la maison royale, de s'abaisser à de viles flatteries pour être admis dans les salons que fréquentaient les hommes de pouvoir, être connu et reconnu ,d'eux, de voir s'ouvrir les portes du pouvoir.

On ne peut décemment pas reprocher seulement à Talleyrand son passé d'agioteur alors que beaucoup de ses contemporains, et non des moindres, ont fait la même chose que lui sans encourir l'opprobre publique ; c'est faire preuve de partialité.

Mirabeau fustigeait hautement et publiquement les agioteurs ; mais il fournissait complaisamment à ses amis les informations pour qu'ils puissent se livrer à cette coupable activité dont il profitait indirectement également, car il avait besoin beaucoup d'argent, non pour tenir un rang, ce dont il se fichait complètement ainsi que des convenances, mais pour satisfaire sa boulimie de table et de femmes, car il était fort dépensier.

Cette vénalité, cette volonté de s'enrichir, cette immoralité, ce cynisme, cette absence de scrupules, l'intrigue, la spéculation, bref, tout cet arsenal dont ils ont usé, et dont on les blâme, ne sont que de des instruments dont ils se servent sans états d'âme pour atteindre leur but : le pouvoir.

Jusqu'à l'ouverture des Etats Généraux en 1789, l'amitié qui liait les deux hommes connut des vicissitudes. Les fâcheries alternèrent avec les réconciliations. Elles étaient dues pour l'essentiel au caractère bouillant, emporté, irascible, du gentilhomme provençal qui brûlait de jouer un rôle important et surtout bien rémunéré, mais dont les talents, et surtout les avis sur les remèdes à apporter pour résoudre les problèmes financiers de la France, n'étaient pas estimés, selon lui, à leur juste valeur. Ce manque de reconnaissance provoquait une vive aigreur dont ses amis n'étaient pas épargnés, qui, s'exprimant en propos peu amènes, voire même carrément offensants sur les ministres et conseillers du roi Louis XVI, notamment Calonne et Necker, l'obligèrent à fuir la France pour éviter d'être embastillé, suite aux lettres de cachets qui sanctionnaient ses écarts de langage. Ce procédé dont non seulement les ministres usaient pour le châtier, mais qui étaient également sollicitées par son père pour le mettre à l'abri des poursuites judiciaires engagées contre lui par des créanciers, furent pour lui l'occasion d'écrire un pamphlet intitulé " Des lettres de cachet et des prisons d'État" qui dénonçait l'absolutisme royal.

Mais l'accession au pouvoir n'était pas pour eux une fin en soi. Le désir de servir leur pays était ce qu'ils ambitionnaient. Tous deux sont arrivés au même constat : Un changement de société est inéluctable. Les philosophes de ce siècle, que l'on appelle "le siècle des lumières", ont porté un coup fatal au système en place. La monarchie absolue a vécu. L'autorité du roi s'effrite lentement. Ce phénomène de dégradation de la puissance royale qui s'est amorcé à la mort de Louis XIV, est aggravé par la pusillanimité du souverain actuel. La noblesse est inapte à gouverner, inepte dans ses comportements. Le clergé inféodé à la papauté bien que revendiquant un gallicanisme de façade est occupé à s'enrichir et à gouverner par l'intermédiaire des confesseurs royaux qui exercent sur leurs augustes pénitents un terrorisme religieux. Talleyrand et Mirabeau ont la même conception de la monarchie : Ils savaient qu'elle ne pourrait être sauvée que par la mise en place d'un système constitutionnel où le roi jouerait un rôle actif, fédérateur. Dans ce système, il continuerait à gouverner, mais cette gouvernance serait démocratique. Le peuple devrait participer à la vie politique de la nation par l'intermédiaire de chambres représentatives, et serait également le soutien de la monarchie.

Il est profondément injuste de faire porter la responsabilité du déclenchement de la révolution à Talleyrand et Mirabeau, ainsi qu'à celui que M Poniatowski associe à nos deux personnages : le marquis de Lafayette. Les hésitations de Louis XVI comptèrent pour beaucoup dans l'affaiblissement de l'autorité royale. Mais le coup le plus rude vint de ses frères, qui, au lieu de le soutenir ont, par un travail de sape fait de dénigrement et de contestations, décrédibilisé toutes les tentatives de rétablissement de la situation. A ces personnages il faut associer le chef de la branche cadette des Bourbons, le duc d'Orléans. Il est donc important de se pencher sur leurs personnalités.

Lafayette

Vanitas vanitatum et omnia vanitas. Vanité des vanités, et tout est vanité. Ces paroles par lesquelles l'Ecclésiaste (I, 2) enseigne que tout est illusion et déception, peuvent être le résumé de la vie du marquis de Lafayette. "M de la Fayette est d'une famille noble d'Auvergne, peu illustrée; Sous Louis XIV, l'esprit d'une femme avait donné de l'éclat à son nom. Il était entré dans le monde avec une grande fortune et avait épousé une fille de la maison de Noailles.

Si quelque chose d'extraordinaire ne l'eût pas tiré des rangs il serait resté terne toute sa vie. ", déclare dédaigneusement Talleyrand dans ses Mémoires. Et de fait, Lafayette, surnommé "Gilles-César" par Mirabeau, dut sa notoriété et sa popularité à sa participation à la guerre d'indépendance des colonies anglaises du continent américain. Il vécut toute sa vie sur le capital de popularité qu'il en a tiré, espérant par ce sésame jouer un rôle de premier plan sur la scène politique Française.

Cet exalté est aussi et surtout extrêmement ambitieux. Il poursuit le rêve chimérique de transposer le mode de société américain en France, faisant fi de la différence radicale qui existe entre la mentalité française et

celle des gens de souche anglo-saxonne. Député de la noblesse d'Auvergne aux états généraux assez terne, il croit tenir, en étant nommé commandant de la garde Nationale, le moyen de devenir un personnage célèbre. Hélas, ce commandement sera la fonction la plus haute qu'il pourra exercer. Lui qui rêvait de jouer le rôle principal sur la scène de l'histoire n'y jouera que les seconds, les utilités, et sa vanité en souffrit énormément.

Ayant fort peu d'esprit, Talleyrand ira jusqu'à écrire dans ses mémoires "qu'il est en-deçà de la ligne ou on est réputé un homme d'esprit", opiniâtre à l'excès, son manque de réalisme, et surtout de pragmatisme, le rendent incapable d'adapter son discours et ses actes à la réalité des faits. Jamais il n'a pu être content des systèmes politiques et gouvernements dont il a contribué à l'accession au pouvoir par ses manœuvres et propos incendiaires ; sitôt en place, il les critique, les condamne et prend ses distances quand il n'entre pas dans une opposition ouverte. Homme politique au-dessous du médiocre, ce vaniteux, instable, peu fiable, "naïf" disait de lui Napoléon, facilement manipulable, il fut souvent la dupe de ceux qui se servirent de sa popularité comme paravent à leurs propres ambitions. Soupçonné par tous les bords de jouer un double jeu, les régimes successif, directoire, consulat, empire et restaurations, jugeant ce personnage orgueilleux encombrant et dangereux se méfieront de lui,

Ayant une très haute opinion de lui ce, psychorigide refuse dédaigneusement les postes qu'ils lui ont proposés, les jugeant indignes de lui, et sa suffisance finit par lasser les gens les mieux disposés à son égard. Il essaie d'éteindre en obtenant le commandement de la garde nationale les incendies qu'il a lui-même contribué à allumer. Soumise à un mouvement pendulaire, son action politique oscille sans cesse entre la révolution et la répression, faisant de lui le type même du pompier pyromane. Chateaubriand, cet autre monstre d'ambition et d'orgueil, dira de lui dans ses mémoires d'outre-tombe que c'était un homme "à qui l'aveuglement tenait lieu de génie" et " (qu') il n'avait qu'une seule idée, et heureusement pour lui elle était celle du siècle ; la fixité de cette idée a fait son empire. " il met le doigt sur le hiatus permanent entre ses discours, ses idées et ses actions : " Royaliste, il renversa en 1789 une royauté de huit siècles ; républicain, il créa en 1830 la royauté des barricades : il s'en est allé donnant à Philippe la couronne qu'il avait enlevée à Louis XVI [...] Dans le Nouveau Monde, M. de La Fayette a contribué à la formation d'une société nouvelle ; dans le monde ancien, à la destruction d'une vieille société : la liberté l'invoque à Washington, l'anarchie à Paris ". (Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe).

Louis XVI

D'aspect lourd, les traits empâtés, totalement dépourvu de cet air de majesté imposant et impressionnant que possédaient ses prédécesseurs sur le trône, il faillit avoir pour gouverneur Victor Riquetti de Mirabeau, comte de Mirabeau et père tribun.

Contrairement à l'usage qui voulait que seul l'enfant appelé à régner reçoive une éducation complète et soignée, ses parents avaient veillés, à ce tous leurs enfants reçoivent la même excellente éducation. Bien leur en a pris car, les trois derniers fils du couple se succédèrent sur le trône.

Bon élève, doué, consciencieux, possédant des connaissances étendues, d'un esprit curieux, il était ouvert aux idées nouvelles dans une certaine mesure. Timide, réservé, hésitant, influençable, ce bon père de famille très pieux ne possédait pas l'esprit vif de son frère le comte de Provence et le charme gracieux de son autre frère le comte d'Artois Il subissait l'ascendant de sa femme, Marie Antoinette, "c'est le seul homme de la famille" disait d'elle Mirabeau, à laquelle par bonté et par faiblesse il passait tous ses caprices.

Cet honnête homme qui préférait la chasse à la vie mondaine de la cour, n'était visiblement pas fait pour être roi. Talleyrand ne nous livre pas son sentiment sur le souverain. Tout au plus se contente-t-il d'en mentionner la faiblesse, qui se traduit à maintes reprises par le retrait de son soutien aux ministres qui tentaient des réformes pour sauver les finances françaises de la débâcle.

Le comte de Provence

Grand amateur, comme son frère aîné, des plaisirs de la table, le comte de Provence, futur Louis XVIII, devint en vieillissant, à l'instar de nombre de Bourbons qui étaient majoritairement de forts mangeurs doués d'un appétit formidable, un bonhomme ventru, court de col, souffrant chroniquement de la goutte.

Ayant reçu la même éducation soignée que ses frères, cet homme, avec l'esprit vif, aux réparties souvent spirituelles et malicieuses, fin politique, enrageait de n'être que "Monsieur", frère du roi. Cette jalousie que son tempérament dissimulateur parvenait très difficilement à masquer, se manifesta de plus en plus par la critique de la politique prudente, hésitante de son frère qui préférait l'apaisement à l'affrontement.

Sous les apparences d'un fidèle soutien, remplissant à la perfection les devoirs et obligations auxquelles son statut de frère du roi l'obligeaient, il déploya en sous-main beaucoup d'activité pour faire capoter toutes les entreprises de son aîné pour mettre fin à la crise économique et financière du Royaume, en provoquant une grande agitation de la cour qui entraîna le renvoi de tous les ministres, Turgot, Necker, Ormesson, Calonne, Loménie de Brienne, puis à nouveau Necker, qui se hasardèrent à cette entreprise. Son attitude équivoque au début de la constituante où, tandis que son frère se débattait pour sauver son trône, il menait une existence tranquille, sereine, confortable.

Sa participation au complot de Favras destiné à faire "évader" le roi, dont il fut un organisateur, et dont on le soupçonna d'être le délateur pour pouvoir remplacer son frère sur le trône, le mirent dans une situation périlleuse dont il doit se s'être sorti grâce à un discours tout en finesse et en habileté qui n'était pas son œuvre mais celle de... Talleyrand !!! Cela explique peut-être les ménagements qu'il eût à l'égard de celui-ci lorsqu'il accéda au trône.

Bien qu'il ait pris soin, une fois devenu Louis XVIII, de faire disparaître toutes les preuves prouvant son double jeu et ses manigances honteuses pour prendre la place de son frère, il savait que Talleyrand avait été informé de tout : via Mirabeau, mais aussi parce qu'une fois ministre, il avait vraisemblablement eu accès à des documents gênants. Si ce grand seigneur qui savait trop de choses entraînait dans une opposition ouverte et venait à parler, la position du nouveau souverain serait rien moins que très délicate.

De plus il devait beaucoup à Talleyrand qui, par deux fois, lui avait rendu d'immenses services ; La première en 1814 en favorisant son accession au trône, la deuxième en 1815, en l'y rétablissant après qu'il l'eût perdu pendant les cent jours.

Si Talleyrand parle de Louis XVIII dans ses mémoires, ce qui est tout à fait normal puisqu'il a joué un rôle capital dans son avènement puis dans son sauvetage et en fut le premier ministre, il est par contre totalement silencieux sur les activités du comte de Provence. Il ne faut pas oublier qu'au moment où Talleyrand a rédigé ses mémoires le comte de Provence était de venu Louis XVIII et qu'il faisait exercer une étroite surveillance sur Talleyrand, celle-ci allant probablement jusqu'à avoir accès, par du personnel stipendié, à ses travaux de rédaction de ses mémoires. La prudence commandait à Talleyrand de ne pas compromettre dans ses écrits la réputation du souverain. S'il parlait et provoquait une crise politique, il risquait de perdre la protection de ce roi qui faisait la sourde oreille aux propos malveillants et infâmant qui circulaient sur lui.

Cette connivence se manifeste en particulier quand referra surface l'affaire du duc d'Enghien, dont Savary désignera Talleyrand comme en étant le principal responsable. Cette malheureuse affaire aurait pu lui coûter fort cher. Si le roi qui ne l'aimait pas et supportait difficilement, quoiqu'avec stoïcisme, la présence de Talleyrand dans son entourage, avait prêté une oreille complaisante à ces propos, Talleyrand aurait pu tout perdre : Honneurs et avantages que lui procuraient sa charge de grand chambellan, fin de sa carrière d'homme politique. Sa réputation d'homme d'état avisé et respecté dont il jouissait auprès des nations étrangères n'y aurait pas survécu. Pire encore il risquait d'être poursuivi en justice par le grand-père et le père du duc d'Enghien, d'être reconnu coupable. Il n'aurait probablement pas été emprisonné car les grandes puissances auraient violemment protesté ; mais, après confiscation de ses biens, il aurait été chassé du royaume et aurait dû mener une existence misérable d'exilé sans le sou.

Mais Louis XVIII agit en souverain sage. Soucieux d'éviter des troubles de l'ordre public qu'auraient inmanquablement engendrés de tels développements de l'affaire, il préféra l'étouffer dans l'œuf. Cela présentait aussi pour lui l'avantage d'éviter de donner trop d'importance à la faveur de cette péripétie à ses cousins de la maison de Bourbon-Condé, dont il se méfiait tout autant que de ses autres cousins de la maison d'Orléans, qui montera sur le trône à la faveur de la révolution de juillet 1830 (La mère du duc d'Enghien était la sœur de Philippe Egalité, duc d'Orléans et régicide), qu'il traitait avec froideur en raison de la mort de son frère aîné dont un de ses membres s'était fait le complice. Il tira Talleyrand de ce mauvais pas en adoptant la posture du souverain magnanime et sans rancune. Il refusa de saisir la chambre des pairs de cette affaire et donna son absolution à Talleyrand en lui faisant tenir ce message " Sa majesté a voulu que le passé restât dans l'oubli ; elle n'en a excepté que les services rendus à la France et à sa personne. Le haut rang que vous conservez, à la cour, prince, est une preuve certaine que les imputations qui vous blessent et qui vous affligent, n'ont fait aucune impression sur l'esprit de Sa Majesté ". Par ces quelques lignes le Roi sauve Talleyrand. Il lui rend son honneur, sa puissance, il lui conserve ses fonctions de Grand

chambellan si rémunératrices. Mais surtout il rembourse en bloc la dette qu'il avait vis à vis de lui. Désormais ils étaient quittes.

Incontestablement, Louis XVIII, cet homme habile, intelligent, fut celui des trois derniers souverains de la branche aînée des Bourbons qui était le plus apte à régner.

Le comte d'Artois

Bon vivant, aimable, fin, léger, Le comte d'Artois, futur Charles X, est le seul à avoir échappé à l'embonpoint qui afflige systématiquement les membres de sa famille. Fort instruit, il aime la fête. Mais sous ces dehors avenants et ouverts, se cachait en réalité le plus farouche des réactionnaires, quoi qu'en disent certains historiens. Très remonté contre la politique menée par le roi, il s'oppose vivement à l'abolition des privilèges sociaux de sa caste et à l'accroissement des droits du Tiers états.

Par l'intermédiaire des salons parisiens de Mme de Polignac et celui de l'hôtel de Luynes il est en contact avec Calonne dont, grâce aux solides notions d'économie que lui et ses frères ont reçues durant leur éducation, il partage et soutient les idées de réformes radicales qui échoueront à cause, en grande partie, du travail de sape mené par son frère Aîné "Monsieur". Partisan de la fermeté et du maintien du vote par ordre aux états généraux qui avantagent le roi et la noblesse, il est l'un des tout premiers à quitter le Royaume après la chute de la Bastille, donnant ainsi le signal du commencement de l'immigration massive de la noblesse.

Cet homme que Talleyrand jugeait aimable et affable fut le pire monarque de la dynastie des Bourbons. Cette appréciation de Talleyrand sur les émigrés : "ces gens qui n'ont rien appris ni rien oublié depuis trente ans" lui convient parfaitement. Son désir de revenir à la monarchie absolue lui fera prendre des décisions catastrophiques qui chasseront définitivement du pouvoir les descendants en ligne directe du roi soleil. Là aussi le mutisme de Talleyrand sur les agissements du second frère du roi sont passés sous silence. Il est quasiment certain que les possibles raisons avancées pour essayer de trouver une explication valable à ce mutisme soient les mêmes que pour Louis XVIII, car celui-ci étant sans descendance directe et valétudinaire, il savait que l'accession au trône du comte d'Artois était inéluctable. A même causes, même effets.

Philippe Egalité

Celui qui la plus grande responsabilité de la chute de la monarchie est sans conteste, Louis-Philippe Joseph duc de Chartres puis d'Orléans qui est entré dans l'histoire sous le nom de Philippe-Egalité.

Ce rejeton de la branche cadette de la famille de Bourbon était un homme bien fait, avec beaucoup de prestance. Ayant reçu une éducation soignée, il était ouvert aux idées nouvelles. Fort riche mais extrêmement dépensier, ses revenus ne suffisaient pas à couvrir ses dépenses colossales, au point qu'il dut se lancer dans la spéculation foncière pour tenter de se libérer des énormes emprunts qu'il avait contractés pour soutenir un train de vie éblouissant. Hélas jamais tant de belles qualités ne furent autant gâchées par un esprit qui, s'il était vif, n'en était pas moins borné, et son intelligence tournée à la seule satisfaction de ses penchants et de ses désirs. Ceux-ci changeaient constamment au gré de ses caprices et de ses lubies, parfois aussi vite qu'ils étaient apparus. Il n'aimait personne. Profondément égoïste, indifférent, son amitié était précaire et fugace.

Ayant reçu une excellente éducation militaire, son courage et sa hardiesse le destinaient à devenir un grand chef, ce qui, avec sa grâce naturelle, son affabilité de façade, ses lumières, en faisait l'homme le plus propre à devenir le principal personnage de la haute noblesse. Il était en butte à la méfiance du roi, personnage assez terne, d'une piété confinante à la bigoterie, qui était choqué par les nombreuses maîtresses de ce cousin qu'il n'aimait pas, et qui lui marquait, sous les dehors de la plus parfaite courtoisie, une certaine froideur. Il refusa toujours de lui confier un commandement important. Cette hostilité perceptible dans leurs rapports, cette volonté de le tenir en dehors des affaires du royaume, le ressentiment que Louis-Philippe et les siens en conçurent transformèrent ce personnage brillant, qui aurait pu être un des plus sûrs soutiens de la monarchie, en un adversaire résolu de celle-ci décidé à la remplacer par un système à l'anglaise. Suivi par quelques ducs : Montmorency-Luxembourg, La Rochefoucauld, Béthune-Charost, Praslin, Aumont, il affirma nettement son opposition au système lors de l'assemblée des notables de 1787 et donna l'exemple

de la fronde. Alors que son statut de prince du sang lui commandait d'être le soutien du trône et de s'abstenir d'entrer dans l'arène politique, il se fit élire député de la noblesse aux états généraux et, devant l'incapacité du roi son cousin à garder le contrôle de la situation en raison de son indécision, nait chez cet ambitieux l'espoir d'exercer la lieutenance générale du royaume, ou mieux, de monter sur le trône.

Il fit du Palais-Royal un centre d'intrigues et, avec des agitateurs à sa solde il entretient un climat insurrectionnel qui pousse le roi, mal conseillé par ses ministres et par son entourage, oscillant entre la fermeté et la capitulation à commettre des fautes, Pris dans l'engrenage de la surenchère politique, il ira jusqu'à voter le mort du roi et à assister à son exécution. Mais la justice immanente a fait que ce personnage a subi le même sort que son royal cousin, puisque lui aussi a péri sur l'échafaud. Alors que Talleyrand est silencieux sur la personnalité et les faits et gestes des frères de Louis XVI, il est très prolixe sur Philippe-Egalité, auquel il consacre en préambule à ses mémoires un très long chapitre, environ quarante pages. Il s'étend longuement sur la jeunesse de ce prince, sur son conflit politique ouvert avec le roi, et conclue en exonérant totalement ce personnage de la lourde responsabilité du drame qui s'est joué.

Là aussi, l'attitude Talleyrand est surprenante et suscite beaucoup d'interrogations. La seule explication qui peut être avancée est l'existence d'excellentes relations entre Talleyrand et le duc d'Orléans qui le poussaient ménager cette famille, à ne pas la blesser et lui faire du tort en la désignant à la vindicte de l'opinion publique. Il lui ménageait ainsi la possibilité d'être un recours pour la France car, il connaissait bien les penchants absolutistes du comte d'Artois à qui la très mauvaise santé de Louis XVIII promettait de monter assez rapidement sur le trône. Il pressentait, connaissant parfaitement son caractère et ses idées, que le règne tournerait court, car le peuple ayant goûté aux avantages de la démocratie et de la liberté n'accepterait pas une régression.

Les destins

En 1789 la France était au bord de la banqueroute et Necker était un ministre aux politiquement abois. Les réformes indispensables qu'il proposait étaient, comme celles que lui et ses prédécesseurs avaient présentées, soit soutenues, soit combattues dans les salons parisiens où se réunissaient, selon leurs opinions, les hommes politiques en charge ou non des affaires et les membres de la famille royale : "Tous les prétendants aux ministères avaient chacun à leur disposition quelques maisons principales de Paris dont ils faisaient les opinions et le langage» nous raconte Talleyrand.

Dans ses mémoires, au chapitre consacré au "Théâtre des affaires» Talleyrand nous dépeint très exactement le climat qui régnait alors dans la cette "société» qui a joué un rôle non négligeable dans ce qui est arrivé où : "Tous les jeunes gens se croyaient propres à gouverner. On critiquait toutes les opérations des ministres. Ce que faisaient personnellement le roi et la reine était soumis à la discussion et presque toujours à l'improbation des salons de Paris. Les jeunes femmes parlaient pertinemment de toutes les parties de l'administration. ". Insistant sur l'importance qu'a eu ce phénomène il conclue en disant "La puissance de ce qu'on appelle en France la Société a été prodigieuse dans les années qui ont précédé la Révolution et même dans tous le siècle dernier. ". Talleyrand et Mirabeau ont fréquenté assidument ces salons, Talleyrand est même allé dans tous avoue-t-il "J'allais à peu près partout, avoue-t-il et pour un esprit tant soit peu porté à l'observation c'était un spectacle curieux.... " .

Louis XVI, en convoquant les états généraux, avait pour but de trouver un moyen de rétablir les finances du pays qui étaient au bord de la banqueroute. Mais les réformes économiques et financières engagées par la constituante, étaient, en raison du temps fort long qu'elles prirent pour être arrêtées, et à cause de débats aussi houleux que passionnés, fort éloignées de produire les effets qu'on en attendait

Le clergé cet ordre riche, puissant et redoutable par la dictature spirituelle qu'il exerçait sur les consciences, devait logiquement être le soutien d'un système dont il était le principal bénéficiaire. Mais sa structure était hétérogène : Elle était constituée en haut de l'échelle d'une majorité de prélats issus de la grande noblesse, qui devaient leur place non à leur qualité mais à leur naissance. Leur intérêt était donc de sauvegarder les privilèges fiscaux exorbitants qui, avec la dictature morale qu'ils exerçaient sur toute la nation, en faisaient avec son immense richesse un état dans l'état.

Au bas de l'échelle hiérarchique il y avait une multitude de petits curés et vicaires qui vivaient chichement, et qui étaient bien souvent presque aussi pauvres que leurs ouailles ; ceux-là étaient ouverts aux idées

libérales. Ce sont eux qui, en rejoignant les premiers les députés du tiers état, ont commencé le détricotage du système social de l'ancien régime.

La noblesse, surtout celle d'ancienne souche, avait pour arrière-pensée de profiter de l'occasion pour limiter les pouvoirs du roi, de rendre à cet ordre son rôle de conseiller du souverain, de reconquérir la gestion des affaires et des ministères, dont Louis XIV les avait dépouillés au profit de la petite noblesse de robe issue des milieux de la finance et de la bourgeoisie parlementaire.

Mais il y avait aussi certains membres de la noblesse, notamment parmi les plus jeunes, qui avaient suivi Lafayette en Amérique pour combattre aux côtés des "insurgents" et ceux qui avaient été convaincus par les idées des philosophes du "siècle des lumières", qui militaient pour une monarchie plus libérale.

Cette noblesse, acquise aux idées nouvelles, passait son temps à critiquer la gouvernance du roi, conspirait dans les salons pour faire renvoyer les ministres. Ce fut elle qui, en abandonnant lors de l'ouverture des états généraux les délibérations et les votes par ordre, et en rejoignant les députés du tiers état, mit Louis XVI en difficulté. Cette catastrophe que fut la coalition des trois ordres contre le pouvoir royal était impensable pour le roi et ses ministres au moment où ils prirent la décision de réunir les états généraux, tellement ils étaient persuadés que, malgré ses critiques, la noblesse serait solidaire, ferait taire ses dissensions et soutiendrait le roi.

Elle a donné la toute-puissance au tiers état et a pesé lourd sur le déroulement des événements.

Le tiers état voulait mettre fin à cette injustice qui en faisait des citoyens de second rang, soumis à l'arbitraire royal, tout juste bons à payer la dîme, la taille, le gabelle et toutes les sortes d'impôts et taxes dont ils étaient accablés.

La réunion des états généraux fut pour Talleyrand et Mirabeau le tremplin d'une carrière politique qui, si elle fut brève et tonitruante pour Mirabeau, dura près de quarante ans pour Talleyrand. Examiner dans le détail les faits et leur déroulement, les actes et les paroles des deux hommes entre 1789 et le décès de Mirabeau, est chose impossible ici, tant les événements qui se sont produits et les rebondissements sont nombreux. M Michel Poniatowski dans son ouvrage intitulé "Talleyrand : Les années occultées 1789-1792 " paru chez Perrin en donne un excellent compte rendu dont je vous recommande vivement la lecture.

Talleyrand refuse à juste titre l'honneur redoutable d'avoir avec Mirabeau et Lafayette " fait, dirigé ou modifié la révolution française". Certes, il y a pris une part active et importante puisque son action a été déterminante. Mais la dérive constituante ne peut être imputée à personne d'autre qu'au roi qui par sa faiblesse, ses hésitations et son manque d'autorité a perdu le contrôle des états généraux.

Le but premier que s'était donné l'assemblée constituante était de remplacer le système en place, doter le royaume d'une constitution juste, plus équitable. Il n'était absolument pas question de renverser la monarchie mais de substituer à la monarchie absolue dont Louis XIV avait poussé les limites à leur comble, une monarchie constitutionnelle mais forte, où le pouvoir exécutif serait exercé par le roi des Français qui choisirait ses ministres (non responsables devant l'Assemblée), dirigerait la politique extérieure et pourrait, nonobstant le principe de la séparation des pouvoirs, donner ou refuser sa sanction aux lois ; pour ce faire la constitution lui reconnaîtrait un droit de veto suspensif(4 ans au plus).

Le pouvoir législatif serait exercé par l'Assemblée unique, élue pour deux ans au suffrage censitaire. Celle-ci aurait l'initiative et le vote des lois, établirait et contrôlerait l'impôt, déciderait de la guerre et de la paix, et se réunirait d'elle-même sans convocation. L'indépendance du pouvoir judiciaire était assurée par l'élection des magistrats.

Parallèlement à cette tâche primordiale et délicate elle entreprit toute une série de réformes qui bouleversèrent les fondements de la société.

- Abolition des privilèges dont jouissaient le clergé et la noblesse.
- Centralisation et uniformisation de l'administration par la création de 83 départements qui se substituent à ce millefeuille que constituaient les provinces, baillages et sénéchaussées etc.
- Réforme profonde de la justice établissant l'égalité devant la loi, la suppression des parlements, l'élection des juges, confirmation de l'abolition de la torture (depuis 1780 et 1788), réforme du système judiciaire divisé en ordre administratif et ordre judiciaire

- En matière de finances : proclamation de l'égalité devant l'impôt, suppression des impôts indirects, création des assignats gagés sur les biens du clergé nationalisés ;
- Réforme du système économique en supprimant les taxes intérieures, les péages, les corporations, toutes ces décisions favorisant le développement d'un système économique libéral.
- Unification des poids et mesures
- Le droit d'ainesse est aboli, l'état-civil jusqu'alors tenu par le clergé est confié à des officiers municipaux, le mariage civil et le divorce sont institués, les protestants ne sont plus soumis à des lois restrictives et les juifs deviennent des citoyens à part entière.

En ce qui concerne le clergé elle supprime les dîmes que celui-ci percevait, nationalise les biens de cet ordre, supprime les ordres religieux réguliers hors éducation et œuvres de charité, abolit les vœux monastiques, crée une constitution civile du clergé et impose aux ecclésiastiques de prêter un serment de fidélité à la constitution les affranchissant ainsi de la tutelle de Rome.

Comme on le constate le travail effectué par la constituante entre la date de sa création et celle du décès de Mirabeau est considérable. Il ne s'est pas passé, aussi bien pour la constitution que pour les réformes sans de longs débats houleux et passionnés où Talleyrand et Mirabeau ont joué un rôle déterminant.

Par leurs discours, leurs propositions et contrepropositions constructives ils évitèrent que les délibérations ne débouchassent sur des décisions excessives. Ils se soutinrent mutuellement par des interventions et des discours à la tribune de l'assemblée pour les projets qu'ils jugeaient essentiels, ou pour influencer sur ceux présentés par les autres députés qu'ils jugeaient dangereux qui risquaient de mettre en péril le système de monarchie constitutionnelle qu'ils voulaient instaurer. C'est, dans ce domaine, Mirabeau qui se montra, de loin le meilleur. Orateur flamboyant, doué d'une voix de stentor et d'un tempérament de lutteur et il sût, grâce sa fougue, à la clarté et la rigueur de ses argumentations, rallier les députés à sa cause. Talleyrand, orateur très moyen, préférait lui les négociations et les contacts informels aux grandes envolées et aux joutes oratoires.

Cependant, le domaine de prédilection de de nos deux personnages, dans lequel ils désiraient exercer leurs talents et jouer un rôle important, est celui des finances. Mirabeau et Talleyrand ont de très solides connaissances en la matière, le premier grâce à son père dont il a étudié tous les ouvrages, le second en ayant occupé le poste d'agent général du clergé où il a beaucoup appris et où, grâce aux discours qu'il a prononcés et aux rapports qu'il a rédigés, il s'était fait remarquer du roi et surtout de Calonne qui l'admis, ainsi que Mirabeau, dans son cercle de collaborateurs.

Malheureusement depuis plus de quinze ans les efforts entrepris par les responsables des finances qui se succédèrent à un rythme soutenu : Necker, (de 1776 à mai 1781), d'Ormesson (mai 1781 à novembre 1783 Calonne dont Talleyrand et Mirabeau furent des collaborateurs(novembre 1783 à avril 1787), Loménie de Brienne (mai 1787- août 1788), puis à nouveau Necker de (août 1788- 11 juillet 1789, puis du 16 juillet 1789 à septembre 1790) échouèrent tous dans leurs entreprises de sauvetage.

Ce qui motivait les actes de Talleyrand et de Mirabeau n'était pas, comme beaucoup trop d'historiens se plaisent hélas à l'affirmer une ambition sordide, destinée seulement à assurer leur enrichissement. Les deux hommes estimaient qu'ils étaient aptes servir le roi et leur pays en occupant de très hautes fonctions, Talleyrand ambitionnait même de devenir Ministre.

La disparition prématurée de Mirabeau a été très lourde de conséquences. Le tribun, orateur incomparable, fougueux, passionné, et le jeune prélat dont le goût pour les conversations informelles et les talents de négociateurs de diplomates s'éveillaient, n'ont jamais voulu renverser la monarchie. Au contraire, ils souhaitaient en assurer sa pérennité en la transformant en une monarchie constitutionnelle.

En participant activement à l'élaboration d'une constitution et aux réformes entreprises, ils avaient tenté de sauver la monarchie. Hélas l'abolition des privilèges et la saisie des biens du clergé et de la noblesse leur vaudront in aeternam le titre de traitres à leur classe sociale masquant dans le grand livre de l'histoire ce qu'ils ont fait de bien pour le peuple et pour la France

On ne peut que déplorer les funestes conséquences pour la France de la mort de Mirabeau, et la vanité des espérances les mieux fondées d'une vie, que ses qualités de meneur des foules et son intelligence promettaient d'être féconde et glorieuse, même si Chateaubriand qui n'était au fond qu'un aigri jalouxant

chez les autres la notoriété et la popularité qu'il n'a jamais eues les lui déniait, mais à laquelle ses excès en tous genres ont mis un terme aussi brutal que soudain. Mirabeau aurait probablement, comme Danton cet autre orateur légendaire de la révolution, fini sur l'échafaud.

La défiance du roi vis-à-vis de Talleyrand et de Mirabeau l'avait emporté sur la pertinence des avis et des conseils qu'ils lui prodiguaient. Mirabeau ne serait pas mieux arrivé que Talleyrand à dissuader le roi de s'enfuir. Cette trahison du souverain avait tellement indigné le peuple qu'il n'aurait pu empêcher son emprisonnement et la découverte dans "l'armoire de fer" de la correspondance de Louis XVI avec tous les acteurs de la Révolution, que ce soit Talleyrand et Mirabeau, qui valut à la dépouille de ce dernier d'être "dépanthéonisée".

Talleyrand qui avait compris qu'après le drame de Varennes la cause du roi était perdue, s'était quand à lui, sous le couvert d'une pseudo mission diplomatique, mis prudemment hors de portée de la vindicte populaire.

Le comte de Provence réussit à quitter la France avec sa famille.

Lafayette dont l'étoile avait singulièrement pâli avait, quant à lui, préféré se faire capturer par l'ennemi, laissant lâchement son épouse affronter la colère du peuple et qui n'échappa que de peu à l'échafaud en raison de l'intervention de son époux dans la Guerre de l'Indépendance de l'Amérique.

Philippe Egalité fut happé et broyé par la machine révolutionnaire qu'il avait contribué à mettre en place et qui s'emballa à partir des massacres d'août 1792. "Elu" ou plutôt désigné comme député à la convention, il vota la mort de Louis XVI en termes très durs : " Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté ou attenteront par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je vote la mort. ". Source : Georges Bordonove : "Les Orléans" Editions Perrin) Suspecté de menées royaliste après la désertion des armées de son fils aîné le duc de Chartres, le futur Louis-Philippe, il fut arrêté, jugé et guillotiné comme son cousin qu'il avait espéré remplacer sur le trône .Ainsi finit lamentablement, méprisé de tous, cet agitateur inconscient qui fut le principal responsable de la chute de la monarchie.

Dans les jours qui suivirent la mort du tribun le bruit a couru qu'il aurait été empoisonné et Talleyrand fut soupçonné d'avoir été le complice, voire même l'instigateur de ce crime. Fort heureusement cette accusation a été rapidement abandonnée tant elle était ridicule et dénuée du moindre fondement. Même si la disparition le débarrassait d'un concurrent sérieux dans la course à l'obtention d'un poste ministériel, elle le desservait plus qu'elle ne l'arrangeait.

Talleyrand avait besoin de Mirabeau car il n'avait pas l'aura, le charisme qui avaient fait du défunt l'idole du peuple, et qui constituaient un atout indispensable pour faire accepter par le peuple les réformes qu'il estimait les plus appropriées pour rétablir la stabilité.

Mirabeau avait besoin de Talleyrand pour faire passer les siennes, grâce à aux relations, aux talents de négociateur et de persuasion, aux compétences reconnues dans le domaine de l'économie et des finances que l'évêque d'Autun s'était acquises dans les la haute société. Talleyrand n'était pas un meneur d'hommes, un lutteur comme Mirabeau qui aimait les affrontements directs et violents pour l'emporter. Il préférait la négociation et la modération verbale et, surtout, ne possédait pas les talents oratoires du défunt. Il ne put prendre sa place sur la scène politique, laissant le champ libre aux éléments les plus extrémistes de la révolution.

Dans ses mémoires, il est fort peu prolixe sur cette période. D'aucuns s'accordent à dire que ce laconisme est destiné à masquer sa responsabilité dans les dérapages sanglants qui se produisirent, alors qu'en réalité il a tout fait pour les éviter.

Mais en butte à l'irrésolution et la faiblesse de caractère du roi il s'est rendu compte de la vanité de ses efforts. Dans le dernier entretien qu'il eut avec le comte d'Artois avant le départ de celui-ci sur les chemins de l'émigration, il lui dit que devant l'obstination du souverain à préférer les atermoiements et les ménagements à l'affirmation de l'autorité royale "il ne devait pas s'étonner que, ne pouvant résister au torrent qui menaçait de tout entraîner nous nous jetions dans le courant des choses nouvelles" (source Vitrolles et Bacourt).

Contrairement à beaucoup de nobles qui emboîtèrent le pas au frère du roi il résolut " donc de ne point quitter la France avant d'y être contraint par un danger personnel ; de ne rien faire pour le provoquer, de ne point lutter contre un torrent qu'il fallait laisser passer , mais de me tenir en situation et à portée de concourir à sauver ce qui pouvait être sauvé, de ne point élever d'obstacle entre l'occasion et moi pour me réserver pour elle" En se lançant dans l'aventure de la constituante, il a essayé de limiter les dégâts causés par cette faiblesse royale. Mais devant l'inconséquence de la décision de Louis XVI de fuir, il a compris que la partie

était perdue et sachant que les preuves ses contacts avec le roi allaient le mettre en grand danger, il a été contraint de quitter le pays.

Cette fuite est, après l'abolition des privilèges et la nationalisation des biens du clergé, un des arguments retenus contre lui par la noblesse puis par les historiens pour le qualifier de traître invétéré. C'est absolument faux ! Talleyrand a toujours soutenu loyalement les gouvernants en place : " je n'ai abandonné aucun gouvernement avant qu'il ne se fut abandonné lui-même". C'est l'exacte vérité : La fuite du roi, l'incapacité du directoire, la volonté de Napoléon d'imposer sa loi à l'Europe, la démarche insensée de Charles X pour rétablir la monarchie absolue, sont les raisons qui ont poussé Talleyrand à prendre ses distances avec des actes contraires à ses idées "Il ne convient pas à tout le monde de se faire écraser par les ruines d'un édifice qui va crouler" disait-il.

Talleyrand fut le personnage le plus important après Mirabeau, comme il fut plus tard, sous le régime impérial, le personnage le plus remarquable après Napoléon... Toutefois, la réputation qu'il acquit à juste titre dans ces temps troublés ne fut pas celle d'un caractère violent et extrémiste. Membre des deux clubs les plus en vue de l'époque (les Jacobins et les Feuillants), il ne les fréquentait qu'irrégulièrement, non pour prendre part aux débats, mais pour faire la connaissance et étudier ceux qui y prenaient part, et, en usant de ses talents de négociateur, pouvoir les influencer. Dans l'Assemblée Nationale, il avait toujours fait figure d'un élément modéré qui a toujours proposé des mesures importantes et raisonnables au moment opportun.

On le considérait de ce fait comme pouvant être ministrable. L'élégance et la clarté de son style associées à sa grande tenue et à cette dignité dont il ne s'est jamais départi, en faisaient un personnage respecté en dépit de son libertinage, de son jeu effréné et de sa vénalité déjà notoirement connus. Même s'il n'a jamais caché qu'il désirait que s'instaure une monarchie constitutionnelle, et qu'il était disposé à faire tout ce qu'il pouvait pour y arriver, sans aller toutefois jusqu'au sacrifice de sa personne, il n'a jamais désavoué la Révolution.

La très grande brièveté des mémoires de Talleyrand sur les éléments qui s'y sont produits et le récit assez distancié qu'il en donne après une très bonne analyse des causes qui les ont engendrés, fait le jeu de ses détracteurs qui en concluent que c'est parce qu'il avait honte d'y avoir activement participé et partant, qu'il a des choses pires que l'abolition des privilèges, la nationalisation des biens du clergé, le serment des prêtres à la constitution et l'ordination d'évêques à se reprocher.

Aux yeux de beaucoup Mirabeau et Talleyrand sont les coupables idéaux sur lesquels on peut faire peser la responsabilité des horreurs qui ont été commises qui seraient la conséquence de leurs actes entre 1789 et 1791. On peut leur reprocher beaucoup de choses, ils étaient ambitieux, dépourvus de scrupules avides d'argent, cyniques, spéculateurs, etc. ; oui ils étaient tout cela, mais pas plus que les autres. La période qui s'étend à la fin du règne de Louis XV à la fin de l'empire fut une des plus corrompues de l'histoire de France ; et mettre en exergue le comportement, certes critiquable, de Talleyrand pour pouvoir mieux le clouer au pilori de l'histoire, en jetant un voile pudique sur les agissements identiques de beaucoup de ses contemporains, et non des moindres, ou en les relativisant est un déni de justice.

La meilleure défense de Talleyrand sur la responsabilité écrasante de fauteur de révolution qu'on veut lui faire porter se trouve dans ses mémoires, à la fin du chapitre qu'il consacre au duc d'Orléans. Je lui laisse la parole : "Si les historiens s'évertuent à chercher les hommes auxquels ils peuvent décerner l'honneur, ou adresser le reproche d'avoir fait, ou dirigé, ou modifié la Révolution française, ils se donneront une peine superflue. Elle n'a point eu d'auteurs, de chefs, ni de guides. Elle a été semée par les écrivains, qui, dans un siècle éclairé et entreprenant, voulant attaquer les préjugés ont renversé les principes religieux et sociaux, et par les ministres inhabiles qui ont augmenté la détresse du trésor et le mécontentement du peuple.

Il faudrait, pour retrouver la véritable origine et les causes de la Révolution, peser, analyser, et juger des questions de haute politique spéculative, et spécialement soumettre à un profond et habile examen, la question de la lutte entre les idées philosophiques et les préjugés, entre les prétentions de l'esprit et celles du pouvoir. Car si on n'admettait que les résultats mêmes de cette Révolution, on tomberait bientôt dans l'erreur, et on arriverait à confondre M. de Malesherbes et Mirabeau, M. de la Rochefoucauld et Robespierre".

Talleyrand a tout à fait raison. On ne peut rendre personne responsable de ce qui est arrivé.

A l'image de ces feux de forêts qui, en prenant de l'ampleur, finissent par générer leurs propres vents attisant l'incendie, la tornade de feu de la terreur a été généré par le vent de surenchères provoqué par l'incapacité du roi à maîtriser l'incendie qui a été allumé par la diffusion des textes des écrivains du siècle des lumières.

Le mécontentement général vis-à-vis d'un système monarchique rigide, à bout de souffle, refusant toute évolution qui aurait pu le sauver, a trouvé un milieu favorable dans la faiblesse du roi. Les premiers succès obtenus ont encouragé les plus excités à en demander toujours plus. La capacité du roi à gouverner que lui donnait la constitution promulguée en septembre 1791 n'était qu'une fiction. Louis XVI qui était loin d'être un sot s'en était parfaitement rendu compte. Il n'était qu'un roi nu, otage de son peuple à la merci du moindre incident. Pour sortir de cette position intenable il ne vit qu'une solution qu'il mit en œuvre, la fuite. L'indignation créée par cette tentative de fuite fut le vent qui a provoqué l'embrasement de la terreur.

Mais sa plus belle plaidoirie, Talleyrand l'a rédigée à la fin de sa vie. La sincérité de ses propos ne peut absolument pas être mise en doute. S'il a abandonné des souverains qu'il a servis successivement, c'est parce que soit leur incompetence, soit leur mégalomanie, soit enfin leur arrogance mettait en danger la France.

"Si j'ai commis des fautes et des erreurs pendant cette carrière trop longue peut-être, elles n'ont tourné qu'à mon désavantage personnel et qu'animé de l'amour le plus dévoué pour la France, je l'ai toujours servie consciencieusement, en cherchant pour elle ce que je croyais honnêtement lui être le plus utile. La postérité portera un jugement plus libre et plus indépendant que les contemporains sur ceux qui, placés comme moi sur le grand théâtre du monde à une des époques les plus extraordinaires de l'histoire ont droit pour cela même d'être jugés avec plus d'impartialité et plus d'équité. "

Espérons qu'un jour son vœux soit réalisé et que la valeur de ses actes soit reconnue et appréciée à sa juste valeur.